

musique

DISQUE • HELL'S KITCHEN, «RED HOT LAND»

Feu de tout blues



Cinquième album pour les Hell's Kitchen, dont la louable entreprise visant à «déclaptoniser le blues» a fait des émules: c'est le label de leurs cadets Mama Rosin, Moi J'Connais Records, qui publie ce *Red Hot Land*. En 2009,

les groupes frères avaient partagé un 45 tours, en guise de première sortie du label. La boucle est bouclée. Pas de soli à rallonge, texture rugueuse à souhait, Bernard Monney (chant/guitare), Christophe Ryser (contrebasse) et Cédric Taillefert (percussion) restent fidèles à l'esprit d'origine. On mesure par contre les progrès accomplis en termes d'écriture et d'arrangement, tandis qu'en live l'énergie brute reste privilégiée.

Red Hot Land injecte pas mal de mélodie dans son boucan et le résultat est probant. Les Hell's Kitchen se mettent en jambe en souplesse («Since I Was a Child» et sa candeur doo-wop), embrayant sur «The Party's Over» aux chœurs de fausset, avant un «Hey Ho Chica» à l'élasticité enjouée, voire surjouée – ce côté loufoque qui peut laisser de marbre –, contrebasse bondissante et glissandos de guitare. Coproducteurs de l'affaire, Robin Girod de Mama Rosin et Matt Verta-Ray du groupe new-yorkais Heavy Trash, invités tous deux à gratter du banjo ou de la guitare, ont eu des conseils avisés. «I Wanna Be The One» est un blues-rock frotté au piment pop, immédiatement accrocheur.

«Laissez-moi tenter quelque chose de neuf!», s'écrie Bernard Monney sur l'atmosphérique «Something New». Tout un programme, mis en application sans dénaturer un style bien établi. «Let's Go Cats Go» est l'une de ces complaintes de clochard céleste dont les Genevois ont le secret. L'ombre de Tom Waits plane sur leur quinquillerie vacillante, tandis qu'ils foncent comme des clébards dans un jeu de quilles. Mais une ligne vocale doublée et un refrain rehaussé de quelques harmonies, et voilà l'exercice transcendé, le «trash» sublimé. *Red Hot Land* s'achève de façon plus convenue sur «Going Down South», une reprise de RL Burnside – qui est aux Hell's Kitchen ce que Clapton est aux puristes –, clins d'œil appuyés à la mystique du Delta, formules un brin usées et solo qui tache. RMR

HELL'S KITCHEN, RED HOT LAND, MOI J'CONNAIS/IRASCIBLE

DISQUE • CHARLÉLIE COUTURE, «IMMORTEL»

Retour en grâce



Il est enfin encensé après avoir longtemps suscité au mieux l'incompréhension médiatique, au pire le mépris de la critique au fil d'un parcours musical en dents-de-scie de plus de trente-cinq ans,

d'où se détache nettement *Poèmes rock* (1981), produit par Chris Blackwell.

Trois ans après le très rock *Fort Rêveur*, passé injustement inaperçu, Charlélie Couture brille à nouveau de mille feux, tout en continuant de chérir ces jeux de mots, double sens, ambivalences et décalages qui ont forgé son identité de poète urbain expérimental. *Immortels*, lisible aussi *l'im mortel*, décortique cette fois la question du temps, de l'existence, de la disparition. Autant de thèmes anxio-gènes esquissés à la manière de portraits intimes dont le chanteur, peintre et plasticien exilé à New York a confié la production à Benjamin Biolay.

Les patrons musicaux *mid tempo* de son admirateur de longue date épousent habilement les mots de Couture qui oscillent entre amertume, vague à l'âme et humeurs chagrines. Hormis «Be an Artist», «La Comédienne (bipolaire)», «J'ai des visions» où l'on songe davantage aux airs rock obsédants de Eels, *Immortels* alterne blues-rock et jazz-pop tamisés avec cuivres et cordes peu fanfarons et batteries balayées. Une homogénéité sonore qui confère une cohérence appréciable à défaut d'être époustouflante au dix-neuvième album studio du Français à la voix racée-pincée, qui préférerait jusqu'ici brouiller les pistes. OLIVIER HORNER

CHARLÉLIE COUTURE, IMMORTEL, MERCURY / UNIVERSAL MUSIC



Lou Reed, une vie de transformiste

BIOGRAPHIE En décembre 2013, soit deux mois après que Lou Reed ait passé l'arme à gauche, paraissait cette biographie signée Mick Wall. Rapide à la tâche ou prévoyant? La quatrième de couverture de la traduction éditée par Robert Laffont affirme que l'auteur «mettait alors la dernière main à son travail» lorsqu'il apprit la mort de Lou Reed. L'argument ne joue pas en sa faveur, car si elle se lit sans déplaisir, cette bio pêche par sa superficialité, alignant anecdotes connues, formules à l'emporte-pièce et partis pris contestables. Quel crédit accorder à un critique rock qui considère *Lulu*, ultime album enregistré par Lou Reed avec Metallica, naufrage artistique et accident industriel notoire, comme «un chef-d'œuvre (...), le meilleur album que chacun de son côté, lui comme le groupe, ait réalisé depuis des décennies»?

Mick Wall entend retracer en moins de 300 pages une carrière aussi riche que chaotique, cerner l'une des personnalités les plus opaques et polarisantes que le rock ait connu. Poète, chanteur, guitariste, compositeur, photographe, tête de lard et, une partie de sa vie, junkie alcoolique, Lou Reed a réinventé le rock'n'roll au milieu des sixties au sein du Velvet Underground. Fondé avec John Cale, un violoniste gallois aux penchants expérimentaux, le groupe a ouvert des brèches où s'engouffrèrent le punk, la cold wave, le noise-rock et autres déclinaisons postmodernes.

Découverte du rock à la radio, électrochocs infligés à l'initiative d'un père autoritaire pour contrer sa bisexualité (échec patent), initiation à la poésie par son mentor Delmore Schwartz, puis au free jazz, la jeunesse de Lou est condensée en moins de

trente pages. Lou Reed écrit ses premières chansons pour le label Pickwick, découvre l'avant-garde new-yorkaise où fraient John Cale et Tony Conrad. Ce dernier lit le sulfureux roman de Michael Leigh intitulé *The Velvet Underground...* La légende est née. L'effervescence de la Factory d'Andy Warhol, protecteur du groupe auquel il impose la chanteuse-modèle Nico, manque de substance. On aurait aimé sentir vibrer cette ruche artistique aux lisières décadentes. Plus réussie, et cruelle, est la partie centrale qui aborde l'après-Velvet. Une succession d'inconséquences et de traits de génie. A chaque succès, à commencer par l'incroyable *Transformer* produit par un Bowie fasciné, répond une entreprise calamiteuse, tel ce *Metal Machine Music* réputé inécutable, collage de bruits de guitare étiré sur un double album sorti en 1975.

Au-delà des bravades, le mobile profond de Lou Reed échappe à l'analyse de Mick Wall. Sa nature chahutée, le ressort de ses excès, sa fibre poétique méritaient une dissection plus affûtée. La dernière partie, celle qui le voit filer doux aux côtés de son épouse, l'artiste Laurie Anderson, passe en revue au pas de charge des projets pourtant consistants. L'influence de Lou Reed sur des générations de musiciens et de paroliers et son travail photographique sont passés sous silence. Reste le portrait assez enlevé et parfois involontairement drôle d'un génie incontrôlable, qui a élevé le rock'n'roll au rang d'art majeur en le confrontant à la performance, aux arts plastiques, à la littérature et à la poésie. Un monstre de légende. RODERIC MOUNIR

Mick Wall, *Lou Reed, une vie*, trad. de l'anglais Michka Assayas, Ed. Robert Laffont, 288 pp.

DISQUE • STEFANO BOLLANI, «JOY IN SPITE OF EVERYTHING»

Joie à tous les étages



Stefano Bollani, pianiste italien qui navigue souvent aux côtés de son compatriote Enrico Rava, signe un nouvel album chez ECM avec deux complices danois de longue date, le bassiste Jesper Bodilsen et le batteur Morten Lund. Cerise sur le trio, Bollani a fait appel pour cet album à la guitare de Bill Frisell et au saxophone de Mark Turner, afin d'explorer, au fil de neuf plages, différentes associations. Du duo («Teddy», piano-guitare) au quintet («No Pope No Party», joyeux clin d'œil au «bop(s)»), en passant par le trio et le quartet.

Toutes les associations sont bonnes pour dévoiler les multiples influences de Bollani, qui passe d'un calypso enlevé («Easy Healing») à une balade en clair-obscur («Las Hortensias»), sans oublier ses classiques avec des références au be-

bop, à Nino Rota ou au folklore italien. Verdict? Addictif! Difficile de décrocher des arrangements inventifs, de l'humour et de la recherche de couleurs piquantes ou nostalgiques, mais qui ne font jamais office d'artifice. ANYA LEVEILLÉ

STEFANO BOLLANI, MARK TURNER, BILL FRISELL, JESPER BODILSEN, MORTEN LUND, JOY IN SPITE OF EVERYTHING, ECM / MUSICORA

DISQUE • CECILIA BARTOLI, «ST PETERSBURG»

Italie sur Neva



Si l'on connaît les débuts de l'histoire de l'opéra russe, qui s'ouvre en 1836 par *Une Vie pour le Tsar* de Mikhaïl Glinka, on oublie que sa préhistoire commence un siècle plus tôt grâce à l'engouement pour la musique de trois impératrices russes: Anna, Elisabeth et Catherine la Grande. C'est sous leur règne

que l'art lyrique pénètre à Saint-Petersbourg, un art porté essentiellement par des musiciens italiens tels que Arraja, Manfredini, Raupach ou Cimarosa, compositeurs pour la plupart oubliés, mais que Cecilia Bartoli fait revivre sur son dernier album, *St Petersburg*, enregistré avec les excellents Barocchisti de Lugano, conduits par Diego Fasolis.

Point de surprises «artistiques» au programme: les airs retenus correspondent aux standards d'écriture de l'opéra *seria* du XVIII^e: airs de bravoure, fioritures pyrotechniques et lamentations funestes; de ce côté, rien de nouveau sous la Neva! S'il faut écouter ce disque, c'est surtout pour se laisser enivrer par Cecilia Bartoli, qui reste indétrônable dans sa maîtrise absolue des vocalises et dans la tenue parfaite des phrases interminables. Ajoutez une palette infinie de couleurs, un engagement total et un orchestre somptueux, et vous obtiendrez un album détonnant, placé sous le signe des liens russo-italiens. ALE

CECILIA BARTOLI, I BAROCCHISTI, DIEGO FASOLIS, ST PETERSBURG, DECCA / UNIVERSAL

DISQUE • GODFLESH, «A WORLD LIT ONLY BY FIRE»

Combustion infernale



«Un monde éclairé seulement par le feu.» Rarement titre d'album aura résonné avec autant de force. Echo à la sauvagerie d'une humanité qui semble se consumer par tous les bouts, prise en étau entre cata-

clatisme environnemental programmé et férocité guerrière sous toutes latitudes. C'est en réaction à ce réel effarant que Godflesh a toujours opéré. Le groupe est né à la fin des années 1980 à Birmingham, cité laminée par l'industrialisation et son déclin, conditionnée par une ségrégation sociale propre au capitalisme sans bride. Dans ce sinistre décor, Justin Broadrick (voix/guitare/programmation) et Ben Green (basse) ont fomenté très jeunes une musique sauvage et mécanique, dure et incandescente, déshumanisée mais d'où sourd un profond désarroi.

Godflesh (la chair de Dieu), c'est la confrontation homme-machine, divinité-mortalité, un rouleau compresseur de guitares corrosives, de basses bourdonnantes séquencées sur une boîte à rythme minimale et martiale. Dans cette mêlée surnage une plainte morose, ponctuellement troquée contre une gutturale scansion récalcitrante.

Cette dernière décennie avait vu Green retourner à ses études tandis que Broadrick multipliait les projets «post-metal» ou électroniques (Final, Techno Animal, Jesu, Greymachine). Il y a quelques mois, après avoir renoué avec la scène, le tandem a proposé un avant-goût de ses nouvelles ambitions, le EP bien nommé *Decline & Fall*, pas forcément convaincant au demeurant, et un peu court pour juger de la pertinence d'un tel retour. *A World Lit Only by Fire* donne enfin la pleine mesure de ce qu'incarne Godflesh. A savoir un son qui a relativement peu vieilli et influencé des cohortes de stakhanovistes de la démesure sonore. La puissance implacable des riffs débités par la nouvelle guitare huit cordes de Broadrick rappelle instantanément ce que Korn, Sepultura, Meshuggah, Gojira ou Fear Factory doivent aux Anglais.

Mais c'est aussi la limite d'un disque soumis à des attentes forcément excessives. Axés sur l'efficacité d'un volume massif, enchaînant les motifs trop lisibles, ces dix titres s'écartent trop rarement des sentiers balisés d'un metal certes mutant, mais identifiable. «Life Giver Life Taker», qui lorgne vers le tribalisme new wave de Killing Joke, ou le concassage black metal industriel orchestré par «Obeyed» sont des pistes plus stimulantes. Préludes à de plus audacieuses hybridations? RMR

GODFLESH, A WORLD LIT ONLY BY FIRE, AVALANCHE / IRASCIBLE

Retrouvez *Le Courrier*
sur internet
www.lecourrier.ch